

La projection de l'identité dans la notion spatio-temporelle

Zineb CHAOUCH-RAMDAN ^(1,2)

Qu'ils soient pauvres, petits ; trop gros, que leur peau est foncée ou trop claire ou qu'ils sont circoncis ou non. Toutes ces différences mises en avant, plus ou moins importantes déterminent à tout moment de leur vie la relation que chacun va entretenir avec le groupe auxquels il appartient aussi.

(Vandenbroock, 2005, pp. 27-28).

Introduction

La construction de l'identité est un procédé plutôt complexe. Il n'est jamais complètement acquis car tous les éléments du passé, du présent façonnent notre futur en perpétuel essor. Elle est tout à découvrir. Elle réside dans un mélange de détermination, de hasard et de choix, de mémoires, de rencontres, de projets, de projections. Elle est en même temps un véritable produit de l'histoire qui puiserait dans les appartenances de l'individu (famille d'origine, école, classe sociale, langue, religion, idées conçues... donnant une mosaïque qui va former l'individu sur tout point de vue. Concevons-nous que les êtres humains puissent se rapprocher les uns des autres en exprimant en toute fierté des identités différentes les unes des autres ?

Khal Touabully, écrivain mauricien, dans « mes Afriques, mes ivoires », crie qu'il est d'ici et de là-bas. Ce cri des nouveaux mondes est une sorte d'hymne à l'humanité toute entière. C'est la condition de millier de personnes parcourant l'univers en quête d'un port, d'un quai où pouvoir enfin s'arrêter. L'idée de frontière est une notion plutôt inconcevable. Quant à leurs idées ; leurs appartenances même : ils n'y pensent pas.

⁽¹⁾ Université de Tlemcen, 13000, Tlemcen, Algérie.

⁽²⁾ Centre de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle, 31 000, Oran, Algérie.

Partagé entre l'action et la représentation, l'individu n'exclut pas l'un de l'autre car ces deux activités se traduisent dans un mouvement de transaction que Zavalloni a nommé « effet de résonance » ralliant deux phénomènes importants dans la vie de l'individu : l'environnement social extérieur et le « monde » intérieur indissociable à l'être humain et qui engloberait : les manifestations identitaires et d'appartenance. Dans une interaction entre l'intérieur et l'extérieur, les représentations se transforment en faisant de l'individu le centre d'un processus de dynamisation de l'identité psychosociale. Toute intention de soi pour soi deviendra une intention pour l'Autre lorsqu'il apportera à son environnement son interprétation singulière et c'est pourquoi, deux mondes, deux directions dirigent l'esprit humain. Ce dernier est partagé entre l'action et l'intention dans lesquelles l'individu joue un rôle considérable. L'intention et l'action qui seraient les deux aspects représentatifs de la vie intérieure et de l'environnement. Il interiorise les représentations du monde extérieur en les imprégnant de ses pensées, de ses préjugés :

« C'est à travers de tels processus que le contenu de l'environnement intérieur ou système identitaire émerge, se transforme et participe à la vie sociale en la transformant, dans une trajectoire temporelle. »
(Zavalloni, 1997, p.175)

Le rapport de soi au groupe et du groupe à soi entraîne une influence, voire même une réversibilité importante. Les caractéristiques personnelles de chaque individu du groupe finissent par s'influencer dans leurs représentations. Ce mode de production des représentations leur confère un sentiment de réalité ancré d'une part dans la pensée de fond et l'expérience vécue du sujet et d'autre part, dans la socialisation et la communication avec les autres membres de groupes d'appartenance. On parle de l'identité à partir d'un contexte donné, d'un cadre spatio-temporel précis et il nous donne la possibilité d'éviter tout « sophisme », tout non-sens sur le particularisme culturel.

A travers l'histoire de l'humanité les gens se sont souvent déplacés à cause des conflits, ces voyages se sont réalisés à partir de ces adaptations qui ont fait voler en éclat l'idée d'un concept clos de la sédentarisation, de la culture et de l'identité en elle-même : « On peut soutenir qu'à une certaine période, les juifs se trouvaient dans l'espace de la culture gréco-romaine, puis, à une autre période, dans celui de la culture arabe, puis dans celui de la culture Christiano-européenne » (Shlomo Pinez, 1997, p. 5).

Chose qui confirme qu'à travers leur différents déplacements, ils épousèrent les cultures des espaces qu'ils conquièrent (ou alors qui les ont conquis). C'est pourquoi, les identités ont raison de toute culture par laquelle passe un individu. Et bien que la question reste posée sur toute culture ou idée fixe comme idée spécifique, on en retient cependant l'aspect mêlé mais

constructif les aidant à s'accommoder au temps et à l'espace que l'individu occupe parfois momentanément ou alors de manière permanente. Si bien que la notion de l'espace ouvre la voie à l'interrogation au fait culturel, au vivre ensemble qui insinue que chaque individu a non seulement un espace à lui mai un autre qu'il partage avec toute la communauté.

Un espace qu'on pourrait appeler lieu public et où se pratiquerait une certaine forme de démocratie. Les exemples affluent en ce sens : les Grecs parleront d'Agora, les Nord-Africains, eux citeront la Djama'a. C'est pourquoi la question de la place apparaît comme « transversale » dans la mesure où elle se trace à l'horizon comme un lieu, une limite, un commencement et un achèvement. Et les questions qui restent posées sont les suivantes : Qu'est-ce qu'un lieu ? Qu'est-ce qu'une limite ? Qu'est – ce qu'un commencement ? Quel rôle jouent-ils dans l'identité ?

Marcel Détiéne propose de comparer l'incomparable en proposant de faire des parallèles dans le possible de l'histoire en ouvrant une éventuelle problématique qui pousserait à la réflexion. Ces parallèles ne vont ni uniformiser, ni égaliser entre les individus mais elles vont rendre intelligibles les « particularités ». Ces particularités qui caractérisent les individus en les rassemblant au lieu de les séparer. Et rien n'interdit de faire des parallèles de soi avec soi, de soi avec l'autre... « Moi, à cette heure et moi tantôt, sommes bien deux » (De Montaigne, 1999, p. 964).

Donc d'individu en individu, d'époque à une autre l'individu-investigateur écarte toute velléité de chercher des identités fixes et en les imposant comme un modèle fixe car ce serait là, enlever l'aspect indépendant de l'identité. Cependant certaines notions comme le nationalisme, l'extrémisme et l'appartenance exclusive peuvent amener à une crispation « identitaire mortelle ». Le changement de lieu peut tout aussi bien être un des facteurs de la métamorphose de l'identité de l'individu dont la problématique se pose le plus souvent quand il y'a un déplacement .

En effet l'imminence d'un déplacement, d'un changement radical de lieu laisse toujours entrevoir la question identitaire à travers une panoplie d'autres questionnements. Et là, nous évoquons l'exemple de Alice au pays des merveilles de Lewis Carol. L'idée a été reprise par le philosophe Ali Benmakhoulf qui dépeignit une Alice qui s'ennuyait qui se posait une multitude de questions sur une vie sans attrait aucun. Elle voit soudain passer un lapin Blanc qui éveille en elle une curiosité accrue, et du terrier du lapin, elle tombe dans un monde fantastique. De la pièce où elle était enfermée, elle vit ce jardin féérique mais auquel, elle ne pouvait accéder car elle n'avait pas la clé. Toutes sortes d'aventures vont l'y conduire et c'est dans une course à la comitard et baignée dans un flot de larmes qu'elle va être portée au Lapin et une fois de plus sa taille va changer jusqu'à être bloquée dans le terrier.

Elle réussit à s'en sortir et tombe sur un ver de soi avec qui elle discute de la notion de l'identité. Donc d'aventure en aventure, elle se laisse emporter jusqu'à ce qu'elle se réveille et qu'elle réalise que tous cela ne fut qu'un songe. Si les aventures d'Alice au pays de merveilles ont révolutionné durant l'époque en question la littérature pour enfant, elles en ont plus profondément fourni une réflexion aux adultes. Une petite bourgeoise, victorienne, solitaire mais curieuse s'étant mal adaptée à des situations diverses et frustrantes s'est prouvée à elle-même et aux autres, à travers un songe mêlé à la réalité qu'elle pouvait avoir la maîtrise de toutes les situations par lesquelles elle est passée. Dans son esprit volontaire et son courage, elle vaincu et défia même, un univers dans lequel elle évolua en se sortant « d'affaire » à chaque fois fièrement et librement et ceci grâce à une « identité » qu'elle put adapter à toutes les situations par lesquelles elle est passée. Elle resta ainsi toujours indépendante et responsable.

Le monde qui se présente à nous à travers cette fiction mi-songe mi-réalité se construit sur de multiples incohérences. Il est un refus du monde réel comme le souligne Carroll dans Alice au pays des Merveilles. En effet, On y passe d'un lieu à un autre, d'une époque à une autre, sans ne se soucier ni des distances ni de l'ordre chronologique, et les personnages apparaissent et disparaissent, les situations changent sans qu'il faille y chercher de cohérence, de raison, ni de justification apparente : « Ainsi, bien des événements se produisent qui sont le résultat d'un désir, même inconscient, d'Alice, tout comme dans les rêves » (Carroll, 1993).

Il caractérise la propulsion de l'individu dans la dimension spatio-temporelle à travers l'imagination d'une petite fille insatisfaite de sa réalité. Elle fit appel à un monde autre où elle eut le pouvoir de changer les choses et de l'adapter à ses désirs. Elle rétrécit ; elle grandit, elle se jette dans la gueule du loup... Pendant qu'elle dégringole, le temps s'arrête. Ensuite, il (le temps) se perturbe et perd sa régularité, il se suspend ensuite. Et la montre en retard du lapin symbolise un temps passé : celui de l'enfance. Si bien qu'il est comparé à une personne qui peut manipuler les pendules comme elle veut, à la seule condition qu'elle puisse être en symbiose avec aussi bien l'espace que le temps comme le montre notre héroïne. Et si le récit est par moment dénué de notion de temps, il en est de même pour l'espace. Les connecteurs logiques sont absents. L'auteur oppose symboliquement deux antagonistes : le souterrain et l'air libre.

Alice, tout à fait au début se retrouve dans un souterrain pourtant, le lecteur voit que la scène se déroule à l'air libre. Dans cet aspect qui semble être contradictoire, les espaces apparaissent et disparaissent, se réunissent. Au chat qui lui demande son chemin, elle répond :

- « Je ne me soucie pas trop du lieu.

- En ce cas, peu importe quel chemin vous prendrez, déclara le Chat ».

Ainsi, elle le précise : peu importe l'espace car l'aire, quel que soit sa forme, sa superficie, sa profondeur ; elle s'y adapte. A la transformation des espaces et du temps se juxtapose celle des personnages de cette fiction : le Ver à soie devient à un moment donné papillon, le bébé se transforme en cochon. Alice, quant à elle, change de taille inlassablement et s'adapte au volume de chaque personnage qu'elle rencontre dans sa folle aventure. Il est important de noter que le corps du personnage Alice (dans Alice au pays des merveilles) est extensible à l'infini.

Quand « Alice aux pays des merveilles » tombe dans le terrier du lapin et qu'elle se trouve en impesanteur, elle devient à son tour une perception parmi tant d'autres et à la question qui lui est posée par le pigeon : « Qui êtes-vous ? » elle marque un temps de réflexion.

Elle lui donne l'impression d'un serpent car elle en partage deux aspects :

- Celui d'avoir un cou très long et celui de manger des œufs. Elle se pose elle-même la question emblématique: - étais-je identique à moi-même lorsque je me suis levée ce matin ? [...] Mais si je ne suis pas la même, il faut se demander alors qui je peux bien être ? Ah, c'est là le grand problème ! »

C'est pourquoi, l'une des questions soulevées, est celle de l'identité. Le « Qui suis-je ? » d'une Alice qui, peut vouloir marquer à travers les chutes, le passage en tunnel de cette dernière, la naissance, les interrogations sur soi, sur l'âge, sur la dimension devant la perplexité de ses amis qui laissent échapper la phrase suivante : « Ce n'est pas la vraie Alice ! ».

Nous revenons vers le personnage d'Alice pour mieux expliquer cette image. Alice change de taille mais ne peut plus affirmer ni aux autres ni à elle-même ce qu'elle est maintenant. Elle en est troublée. Le changement d'espace a opéré en elle des métamorphoses. Freud dans ses associations libres nous fait supposer que nos perceptions, nos pensées supposent toujours un lieu. L'importance du lieu pourrait n'être imposée par aucune déduction. Les lieux auxquels nous pensons sont construits et nous les associons toujours à des conjonctions. Nous sommes solipsistes et vivons dans une attente rationnelle qui n'attend pas la certitude. On fixe plusieurs postulats que nous faisons passer pour des « prédications » qui deviendront naturelles alors qu'elles ne sont que le fruit de chosifications et de focalisations multiples. Alice est réduite à une taille plus petite ; elle a changé et son identité inévitablement. Elle devient perception parmi les perceptions.

Identité et désordre

La logique de l'identité est un labyrinthe en soi : « Ne t'imagine jamais ne pas être autrement que ce que qui pourrait sembler aux autres que ce que tu étais ou aurais pu être, n'était pas autrement que ce que tu avais été leur aurait semblé être autrement » (Carroll, 1993, p. 61).

L'imagination, l'apparence, la représentation, la négation et le changement, l'identité devient un enchevêtrement. Peut-on douter d'avoir une place dans le monde et donc une forme d'identité tant qu'on a un corps ? La Boétie au moment de s'éteindre demande à Montaigne de lui attribuer une place. Montaigne lui répondit que du moment qu'il avait un corps, il avait une place. Le simple fait est que nous ne percevons pas notre propre corps en tant que forme originaire du Moi.

Donc la manière du paraître aux autres dans une identité attribuée, sont les accumulations hypothétiques ou éventuelles de ce que nous pouvons être, de ce que nous avons à être, de ce que nous croyons pouvoir être, de ce que nous sommes peut-être. La chenille pose la même question à Alice mais où une fois de plus l'identité ne paraît que comme étant attribuée. Si bien que la notion d'essence, voire même de l'essentiel est étouffée, délestée de toute charge profondément métémpirique. Donc à la question qui peut être posé : « qui es-tu ? ». D'un changement à un autre, on découvre d'autres perceptions, d'autres visions. On commence par un sentiment d'étrangeté mais où une identification minimale a lieu et de cette situation se dégage aussi un minimum de ressemblance.

Entre deux cultures, il n'y a pas de critère commun à l'une et à l'autre donc, nous ne pouvons que constater cela sans avoir à émettre un jugement valorisant ou dévalorisant. Et le rapprochement à effectuer pourrait se faire à travers ce que Claude Levi Strauss appellerait « la diversité culturelle ». Et de cet aspect bien précis de la culture, nous dirons qu'il n'y a aucun critère qui dit qu'une culture est meilleure qu'une autre en établissant une comparaison, qu'un état est meilleur qu'un autre. Donc l'individu est ce qu'il est, il est ce qu'il pourrait être, ce qu'il peut être aussi, ce qu'il a à être, ce qu'il croyait ne pas être... ce qu'il est en fait. En fait, l'individu n'est pas immuable, statique dans son identité.

A la question : qui es-tu ? La réponse pourrait être : ce que j'apparais à l'autre. « La frontière n'est pas un fait spatial avec des conséquences sociologiques, mais un fait sociologique qui prend une forme spatiale » (Simmel, 2010, p. 606).

Dans l'identité, il y'a quelque chose qui résiste, qui refuse d'intégrer. Une identité qui refuse le déplacement est une identité qui se mortifie. « Si le même se referme sur lui-même et refuse l'autre, c'est le même, c'est l'identité qui devient monstrueusement avili » (Vernant, 2004, p. 106). Il faut laisser le particulier s'ouvrir à l'universel dans une relation de tolérance dans une relation de tolérance, l'aidant ainsi à se réaliser.

L'universel est considéré comme étant un espace vide que l'individu remplit. « La sphère publique est unique, le lieu du pouvoir est un, mais il est vide et diverses politiques peuvent prétendre l'occuper » (Laclau, 1999, p. 39).

Il est une « plénitude absente », un lieu de revendication pour tous et un chacun en raison de l'inachèvement de toutes les identités différentielles. Et s'il n'a pas un contenu propre, il possède un aspect passager qui vient de le remplir. Et ici, le caractère ouvert de toutes les identités signifie que ce qui s'exprime à travers elle est universel et non particulier d'une part et d'autre part, il est senti le besoin pressant de l'identité d'aller vers l'universel. L'universel n'est pas vraiment fondateur mais il a tendance à s'accroître et à s'étendre mais son expansion, parfois accrue tend à le rendre hégémonique. Quant au particulier, il a une tendance relationnelle qui n'est pas une spécificité close sur elle-même, bien au contraire, elle est ouverte et va vers l'autre.

Pendant que l'universel s'incarne à travers des agents particuliers de l'histoire remplissant ainsi les champs universels de la représentation. Il devient alors un agent, un marqueur de l'identité qui suppose un antagonisme et une exclusion des particularités identitaires. Cependant pour ne pas enfermer l'autre dans un particularisme, il faut prendre en ligne de compte la dimension différentielle incluse dans les relations de pouvoir qui la constituent. Apparaît alors le sophisme du particularisme culturel dont les principaux actants sont « eux » et « nous ». Autrement derrière toute identité se profile le pays d'origine incluant l'histoire, la société, la politique, l'éthique...

Bibliographie

- Barthes, R. (1972). *Le degré zéro de l'écriture*. Paris : Seuil.
- Benmakhlof, A. (2014). *L'identité, une fable philosophique*, Paris : PUF.
- Bonn, Ch. (1995). Littératures des immigrations. t. I, *Un espace littéraire émergent*. Paris : Le Harmattan.
- Carroll, L. (1979). *Tout Alice*. Paris : Flammarion.
- Carroll, L. (1993). *Alice au pays des merveilles*. Paris : Nathan.
- Creswell, R., & Godelier, M. (1976). *Outils d'enquêtes et d'analyse anthropologiques*. Paris : Maspéro.
- El-Tibi, Z., & Maalouf, A. (19 au 26 juin 2004). À la lisière de plusieurs traditions culturelles, *La Revue du Liban*, (3954).
- Ghidina, J.-I., & Violle, N. (2014). *Récits de Migration en quête de nouveaux regards*. Presses universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, Collection "Littératures".
- Guenancia, P. (2009). *Le regard de la pensée*. Paris : PUF.
- Laclau, E. (2000). *La guerre des identités. Grammaire de l'émancipation*, trad. Franc. Paris : Découverte /Maus.
- Laplantine, F. (2011). *La description ethnographique*. Paris : Armand Colin.

- Maalouf, A. (1998). *Les identités meurtrières*. Paris : Grasset.
- Maalouf, A. (2004). *Origines*. Paris : Grasset.
- Montaigne, M. (1999). *Les Essais*. Paris : PUF, « Quadrige ».
- Mucchielli, A. (2016). *L'identité*. Paris : PUF.
- Pinès, S. (1997). *La liberté de philosopher, De Maimonide à Spinoza*, trad. franc., Midrash. Paris : Desclée de Brouwer.
- Sigmund F. (1939 /1986). *L'homme Moïse et la religion monothéiste*. Paris : Gallimard.
- Simmel G. (1999 [1908]), *Sociologie*. Paris : PUF.
- Todorov, T. (2000). *L'homme dépaycé*, Paris : Seuil.
- Todorov, T. (1991). *Nous et les autres*. Paris : Seuil.
- Vandenbroeck, M. (2005). *Eduquer nos enfants à la diversité*. Paris : Eres.
- Vernant, J.-P. (2004). *La tragédie des frontières*. Paris : Seuil.
- Zavalloni, M. (1997). Transactions périlleuses entre identité et culture : le cas Nietzsche. *Papers on social representations*, 6 (2), 173-188.